

Français-Philosophie - Correction du DS 3 MPSI&PCSI - février 2024

A. de Chaisemartin et A. Lachaume

[Accroches possibles : le lion et le renard ou bien la *virtù* selon Machiavel / "Gouverner, c'est faire croire" (Machiavel)/ L'apparat selon les monarques d'antan visait à imposer une aura de puissance/ le charisme peut être une source d'autorité selon Weber/ Rousseau "Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître s'il ne transforme sa force en droit et l'obéissance en devoir" / Durant la campagne présidentielle de 2012, François Hollande candidatait en vantant qu'il serait un "président normal", avant de juger rétrospectivement la formule comme maladroite/ expérience de Milgram a pointé la soumission des hommes lorsqu'une figure d'autorité présentée comme supérieure leur commande des actes qu'ils réprouvent pourtant *commenter en une phrase l'accroche donnée et tisser un lien* : de même/à l'inverse/...], en disant que l'homme ou le gouvernement qui veut conserver son pouvoir doit « agir, en toute circonstance, de telle façon qu'on soit forcé de le regarder comme supérieur au commun des hommes », l'écrivain Machiavel propose de qualifier la manière dont un prince doit agir pour obtenir l'assentiment de ses sujets et conserver son pouvoir. Le verbe « regarder » qui désigne le fait de voir, indique que le prince doit agir de manière **à renvoyer une image de supériorité**. Il doit donc agir dans le but de créer une apparence de supériorité (et non en étant réellement supérieur). Le verbe « forcer » à la voix passive souligne que ses dirigés (anonymisés par le pronom "on") seront contraints d'accepter **cette image de supériorité imposée nécessairement par ses actes** sans qu'une autre manière de le voir soit possible. [L'**adjectif comparatif de supériorité** « supérieur » signifie plus grand, plus élevé (ici il suit le verbe d'état *regarder comme* - qui n'est, lui, pas un comparatif mais synonyme de *tenir pour, considérer en tant que* après lequel on trouve un attribut du sujet)]. Cette supériorité peut être une supériorité **morale**, le prince doit alors paraître plus vertueux que les autres, une supériorité **d'esprit** (il doit apparaître plus intelligent) ou une supériorité de **force** : il doit apparaître plus puissant. S'il ne légitime pas sa position supérieure par une nature ou une apparence supérieure, a-t-il d'autres moyens de le faire ? Ce qui vaut dans la Florence du *Cinquecento* est-il aussi pertinent pour un régime démocratique ?

Agir dans le but de faire croire qu'il est supérieur aux autres est-il une **condition nécessaire et suffisante** pour que le dirigeant conserve son pouvoir ?

En nous appuyant sur l'étude des essais « Du mensonge en politique » et « Vérité et politique » de Hannah Arendt, sur la pièce *Lorenzaccio* de Musset et le roman épistolaire *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, nous verrons **qu'en effet** tout homme de pouvoir qui veut le garder doit créer, par ses actes, l'image d'un être supérieur aux autres hommes, à la fois par sa vertu, son intelligence et sa force. Nous verrons **cependant** qu'en agissant uniquement en fonction d'une image, l'action du prince risque de s'éloigner de la réalité et de nuire à son pouvoir. Nous verrons **enfin** que, l'homme qui veut garder son pouvoir doit ainsi faire passer la vérité avant la création d'une image mais que, pour convaincre de cette vérité, il a nécessairement besoin d'en passer par la rhétorique et l'image.

I. En effet, tout homme de pouvoir qui veut le garder doit créer, par ses actes, l'apparence d'être supérieur aux autres hommes

1) Tout d'abord, **l'apparente exemplarité** de l'homme de pouvoir est nécessaire : il doit en tout point paraître se conformer à la **morale** et aux valeurs de ses sujets pour obtenir leur soutien, et même **exceller** dans ce domaine. L'homme politique qui veut continuer à gouverner ou être réélu doit donc agir et parler en se conformant à la morale de son peuple, avoir un ascendant et paraître de bonne foi : il doit ainsi, apparaître un homme particulièrement honnête pour être cru (c'est ce qu'on appelle *l'ethos* en rhétorique). Lorenzo ne parvient pas à convaincre qu'il va tuer Alexandre, à cause de ses mauvais comportements passés et de son apparente faiblesse : il a détruit son *ethos* et ne parvient pas à persuader le peuple (IV, 7). Valmont comme Merteuil doivent obtenir la confiance des personnes qu'ils veulent séduire et manipuler, et se faire ainsi passer pour des personnes honnêtes auprès de Cécile, Danceny et la présidente. La marquise soigne ainsi, par exemple, son image de **respectabilité** auprès de Cécile en feignant d'abord de condamner le fait qu'elle écrive à Danceny. c'est la confiance que Cécile a en sa vertu et son honnêteté qui lui donnera confiance en ses conseils. De même, Valmont feint une charité hors du commun en distribuant, prétendument *incognito*, une petite fortune à une famille misérable, alors même qu'il sait qu'il sera regardé comme admirable par la présidente de Tourvel, et qu'il le fait précisément pour accroître son pouvoir sur elle.

- **Inversement, si le dirigeant ne fait pas cela, il risque de choquer l'opinion** et de créer des révoltes : dans *Lorenzaccio*, Alexandre de Médicis n'a pas pris soin de paraître vertueux et n'a pas craint de sembler odieux et détestable en attendant à l'honneur des femmes de ses sujets et c'est pour cela qu'il y a des conjurations. Dans la première scène, il ne déguise pas son identité à Maffio, le frère de la jeune femme avec qui il va coucher. Giomo, l'écuyer du duc s'adresse en effet à lui en disant « Altesse » et lorsque Maffio reconnaît ainsi le duc, il confirme « lui-même, mon brave rustre ». De même, ceux qui sont dans son entourage, comme Julien Salviati, se vantent de séduire les sœurs des citoyens de Florence : Salviati s'en vante ainsi devant le prieur de Capoue, l'un des fils Strozzi, de vouloir séduire sa sœur Louise (I, 5, p. 60. Ils font ainsi tout pour s'attirer la haine du peuple, manquent de prudence, de soin apporté à leur image. D'ailleurs Lorenzo est condamné à une action vaine, ayant sans doute trop présumé de son pouvoir d'action : il n'est pas suivi par les conjurés faute d'avoir su renvoyer une image lisible de supériorité. Pour conserver sa liberté d'action et son pouvoir sur les hommes, la marquise de Merteuil est également obligée de se faire passer pour vertueuse pour ne pas choquer les mœurs (qu'elle étudie et imite donc sagement, comme elle le narre dans la lettre LXXXI) et ne pas être exclue de la société. On voit que l'apparence de moralité suffit à la rendre respectable. Inversement, quand son mépris de la morale sera découvert à la fin du roman, elle sera en effet exclue de la société (huée publiquement) et contrainte de s'isoler, puis, de s'exiler.

2) Il s'agit d'être "regardé comme supérieur", il n'est question que d'une **image** de supériorité, quitte à l'orienter pour que l'homme politique obtienne fallacieusement l'adhésion de ses électeurs. Dans « Du mensonge en politique », Arendt montre en effet que les responsables des relations publiques se demandent ce que les électeurs veulent entendre et conseillent aux hommes politiques d'orienter leurs discours et leurs actes en

fonction de cela, selon des techniques propres au marketing et à la publicité, qui crée un discours en fonction de ce que l'auditeur veut entendre : « les relations publiques ne sont qu'une variété de la publicité » p. 17 Pour ces responsables « la politique est faite, pour une part, de la fabrication d'une certaine « image », et, pour l'autre, de l'art de faire croire en la réalité de cette image » p. 18. De même, pendant la guerre du Vietnam, les motifs d'intervention allégués étaient choisis en fonction des « publics » qui allaient recevoir ces motifs (partie II de l'essai). Il s'agit ainsi, par le discours, de faire paraître une action conforme aux valeurs de celui qui l'écoute et la regarde. La guerre du Vietnam apparaît comme une guerre d'image principalement, pas simplement pour régner sur le monde (ils voulaient rester le médecin du monde, la première superpuissance) mais ces images sont fabriquées pour la "consommation domestique" : les États Unis se sont engagés dans la guerre du Vietnam tout de suite pour montrer leur puissance. Ils ont agi en superpuissance : en dépensant beaucoup d'argent etc., pour montrer qu'ils l'étaient. Hannah Arendt montre ainsi que cela a été le seul objectif de la guerre du Vietnam : p. 29 : « nous *comporter* (c'est nous qui soulignons) comme la plus grande puissance du monde » pour la seule raison qu'il nous faut convaincre le monde de ce « simple fait » (comme le déclarait Walt Rostow), tel fut le seul objectif poursuivi en permanence ». On pourrait aussi prendre pour exemple ce qu'elle appelle le "bluff" de Charles de Gaulle pour maintenir la France au rang des grandes puissances en prétendant que les Résistants avaient été très nombreux. Le Cardinal Cibo utilise son ministère de prêtre, surtout auprès de femmes dévotes comme la marquise Cibo, pour essayer de suturer des informations qui renforceront son pouvoir. Son usage de l'ironie est une manière d'affirmer sa supériorité sur ses auditeurs (comme pour Lorenzo), là où l'humour aurait créé une communauté en unissant les hommes entre eux par le rire. Le titre aristocratique de la Marquise de Merteuil (supérieur en rang au vicomte de Valmont) contribue à entretenir enfin une image de supériorité, même si c'est infondé.

3) Cette image d'excellence est créée principalement **par des actes**. Valmont se donne des projets extraordinaires pour garder le titre de champion des libertins. Il doit en effet sans cesse prouver par ses actes qu'il est le maître de l'art de séduire afin de conserver son titre, et qu'il ne lui soit pas ravi par un rival comme Prévan. Dans *Lorenzaccio*, on observe des punitions exemplaires qui forcent le peuple à craindre Alexandre : arrestations, exils. De même Côme, commande qu'on mette à mort Lorenzo à la fin de la pièce. C'est aussi "en vertu des hallebardes" que les soldats de Charles Quint tiennent la ville. De même, la stratégie du "pas de plus" adoptée par les Américains en guerre montre que le véritable moyen d'entretenir cette image passe par la mise en œuvre effective de moyens, parfois très violents (par exemple, les bombardements au "napalm"), on peut penser à l'élimination finalement physique de Trotski par Staline qui ne souhaitait aucun rival.

[Tr°...]

II. Mais agir uniquement en vue de montrer une apparence de supériorité peut illusionner l'homme de pouvoir et s'avérer fatal pour son image et son pouvoir

1) En effet, **l'homme risque tout d'abord de devenir la dupe de l'image qu'il crée** et ne plus être capable d'esprit critique et de prudence. C'est l'écueil de l'"autosuggestion" : c'est le cas de la sentinelle médiévale dont parle Arendt dans « Vérité

et politique » : il fait croire que l'ennemi attaque et finit par courir se réfugier lui aussi aux portes de la ville (p. 323 : « plus le menteur réussit, plus il est vraisemblable qu'il sera victime de ses propres inventions »). ainsi, les spécialistes de la solution des problèmes ont fini par croire en leurs théories et soutenir un engagement toujours plus important dans la guerre du Vietnam, négligeant les conditions réelles du conflit pourtant précisément décrites par la CIA, et engageant tous les États-Unis dans une immense débâcle. Ils ont été victimes de la confiance qu'ils avaient en la modélisation mathématique, qui leur a ôté tout jugement : « les spécialistes de la solution des problèmes n'*appréciaient* pas, ils calculaient » (MP, I p. 55). Leur confiance en eux-mêmes et leur croyance en la superpuissance américaine les a empêchés de prendre en considération les revers infligés par le réel, préparant la spectaculaire reprise du motif de "David contre Goliath". De même, Valmont est pris par son propre mensonge : il tombe amoureux de la présidente qu'il ne voulait que séduire, et ne se rend pas compte qu'il offense la marquise, son ennemi redoutable, en soulignant la supériorité de Tourvel sur toutes les autres femmes. Son excessive confiance en lui-même le rend aveugle aux périls. L'emploi de références métaphoriques qui grandissent Lorenzo ("Suis-je un Satan ?" "Suis-je le bras de Dieu" ?), révèle en réalité ultimement un vide existentiel (et restent d'ailleurs à la tournure interrogative), selon l'analyse du critique littéraire Masson. Agir en **mégalomane**, comme un nouvel "Érostrate" n'est pas un gage de crédibilité, loin s'en faut, et la feinte peut souvent coûter cher, comme le rappelle tristement Lorenzo.

- **on affirme parfois paradoxalement mieux son pouvoir en feignant l'infériorité**. C'est une ruse millénaire : les Grecs feignent la défaite pour mieux offrir à Troie le cheval qui lui sera fatal, de même que Lorenzaccio, qui s'attire des surnoms dégradants comme "femmelette" ou "ombre d'un ruffian énervé" feint l'évanouissement pour qu'Alexandre ne se méfie pas de lui (I,4). Là est sa possibilité d'action, préparant son succès final et la chute de ce rustaud bien plus imposant que lui. La dialectique du maître et de l'esclave développée par Hegel montre que la supériorité du maître peut à long terme s'éroder surtout si l'esclave prend conscience des compétences qu'a développées en lui sa condition de travailleur.

2) De plus, un autre **risque est que la fin et les moyens s'inversant, ce programme soit complètement contreproductif**. L'action en vue de créer une image de pouvoir se substitue à l'action politique que ce pouvoir doit permettre de servir. Agir uniquement en vue d'un « public », dans le but de créer une image, empêche de regarder la réalité en face et de prendre les bonnes décisions pour garder son pouvoir. Les "spécialistes de la solution des problèmes" et responsables des décisions au Vietnam se sont laissés aveugler par cela. Hannah Arendt le souligne dans "Du mensonge en politique", p. 30 : « faire de la présentation d'une certaine image la base de toute une politique – chercher non pas la conquête du monde, mais à l'emporter dans une bataille dont l'enjeu est « l'esprit des gens » - voilà bien quelque chose de nouveau dans cet immense amas de folies humaines enregistré par l'histoire. » **L'image devient très vite une fin en soi et condamne l'action**. Valmont, songeant uniquement à montrer à la marquise de Merteuil qu'il n'était pas amoureux et à garder le titre de champion des libertins, offense mortellement la présidente et la perd, sans se rendre compte qu'il est joué par la marquise.

Le contact est perdu avec les publics avec les publics, comme le souligne Arendt, tout comme il l'est avec la réalité.

3) Car **quoi qu'il en soit l'homme de pouvoir n'est donc jamais "supérieur aux faits"**. Si cette image s'oppose aux faits, ce qui ne manquera pas d'arriver, ceux-ci risquent de la briser. Ainsi, Hannah Arendt souligne bien qu'aucun pays ne peut imposer au monde entier une idéologie ou une image fautive, à cause de l'existence de contre-pouvoirs comme la liberté de la presse, "le 4^e pouvoir" (MP) et de certaines institutions protégées par la démocratie, comme l'université. Créer une image opposée aux faits est ainsi un jeu risqué, car être soupçonné de mensonge ruine l'image de tout homme de pouvoir. Même dans un **totalitarisme** comme celui de l'URSS, le mensonge n'a pas pu se substituer à la réalité, et le commun des hommes a fait l'expérience d'un sol qui se dérobe et non d'une image pleinement convaincante et rassurante : « L'expérience d'un mouvement tremblant et d'un vacillement de tout ce sur quoi nous faisons fond pour notre sens de l'orientation et de la réalité compte au nombre des expériences les plus communes et les plus vives des hommes sous la domination totalitaire » (VP, p. 328). Aucune autorité ne peut changer ce qui est, comme le souligne Arendt en reprenant Grotius : « même Dieu ne peut pas faire que deux fois deux ne fasse pas quatre » (VP, III, p. 306). De même, en dépit de la prudence des libertins, ceux-ci ne peuvent faire disparaître toute trace de leur action. Leurs échanges avec leurs complices restent et les dénoncent.

- De plus, **aucun pouvoir, même tyrannique, ne peut contraindre un peuple à consentir, à le regarder comme supérieur**. Aucun rang ne peut duper les âmes claires, comme la Marquise Cibo, qui invoque le jugement divin, symbole de vérité et de justice face au très-puissant cardinal : "prenez garde, Cibo, prenez garde à votre salut éternel, tout cardinal que vous êtes"(II, 3). A Florence, tout le monde critique le pouvoir tout bas. Des complots naissent de toute part. Dans « Du mensonge en politique », Arendt écrit : « La seule limite qui s'impose à l'action du spécialiste de relations publiques se présente lorsqu'il s'aperçoit de l'impossibilité de « vendre » certaines opinions ou certaines convictions politiques » (I, p. 18).

[Tr°] Pousser à l'extrême cette logique d'apparente supériorité qui nous était tout d'abord apparue intéressante pour que le dirigeant conserve son pouvoir menace en fait à la fois le dirigeant qui se dupe, l'efficacité de l'action qu'il vise, voire la société qu'il déstabilise par sa feinte : son image mensongère, si puissante soit-elle, ne se substituera jamais à la réalité. Peut-on imaginer un pouvoir qui se conserve sans cette apparente hiérarchie entre les différents acteurs de la société ?

III. En fait, même l'homme de pouvoir qui agit sincèrement doit chercher l'assentiment des citoyens par une mise en valeur, sous peine de perdre toute capacité d'action.

1) La particularité de la démocratie est qu'elle est censée faire élire un homme normal dont le projet, **les idées sont supérieures, mais même cela ne peut se passer d'une certaine action pour que le projet, les idées, soient regardées comme supérieures**. L'homme de pouvoir qui agit selon ce qu'il croit être vrai, ou qui dit ce qu'il croit être vrai, doit persuader du bien-fondé de ses raisons. Il va utiliser le discours pour

présenter ses arguments (*logos*) mais ne pourra pas échapper à la mise en valeur de ses idées par le *pathos* par exemple. Si l'homme de pouvoir ne doit pas agir dans le seul but de créer une image de supériorité morale ou intellectuelle, il reste qu'il ne peut se passer de l'assentiment de son peuple et ne peut simplement se contenter de dire qu'il agit selon un principe vrai. Il ne peut négliger l'art de la persuasion et de la création d'images, notamment en démocratie qui suppose discussion et débat (Arendt). Même si Lorenzo s'en moque ouvertement, il faut ainsi accepter d'employer la rhétorique pour persuader de la vérité selon laquelle on agit. Même chez les diseurs de vérité, la vérité doit persuader et donc soigner son image pour être admise dans la sphère publique. Les diseurs de vérité aussi doivent persuader de la vérité de ce qu'ils disent grâce à leurs actes et discours : Socrate, par l'exemple, tout comme Jésus-Christ ou François d'Assise. Même les historiens mettent en récit les faits, leur donnent un tour plaisant (cf. fin de « vérité et politique »). C'est peut-être parce que Mme de Volanges n'a pas usé de rhétorique pour montrer à la présidente de Tourvel qui était Valmont que la celle-ci ne l'a pas crue. Cf. Alexandre qui ne renonce pas totalement à incarner le pouvoir en se faisant peindre par Tebaldeo.

2) **il reste vrai qu'avoir du pouvoir sur les choses, c'est être capable de les changer** et pour cela capable de faire regarder la réalité autrement. Dans "Vérité et politique, manipuler les faits et agir politiquement ne sont pas très éloignés. « Autrement dit, la négation délibérée de la réalité – la capacité de mentir – et la possibilité de modifier les faits – celle d'agir – sont intimement liées ; elles procèdent l'une et l'autre de la même source : l'imagination » p. 14. Dans *Les Liaisons dangereuses*, seuls les menteurs agissent et font avancer l'action. Imaginent des projets, manigancent. Lorenzo le menteur est le seul qui agisse, alors que Philippe Strozzi se contente de rêver.

3) **La supériorité n'implique pas toujours le pouvoir puisqu'il faut même, au contraire, savoir apparaître comme l'égal de tous, faire preuve d'humanité** et d'un sens de la représentation tel que le définit Arendt. Dans l'espace public du domaine politique, on recherche plutôt « une capacité de pensée représentative » (VP p. 307) impliquant de **se représenter les opinions de la multitude**, grâce à l'imagination, non pour s'aligner sur l'opinion majoritaire ni pour faire preuve d'empathie avec ceux qui ne pensent pas comme moi, mais pour prendre en compte le maximum de « positions des gens », hiérarchiser mentalement les points de vue pour **construire une représentation valide** et parvenir à former une opinion. La pensée représentative est cette « mentalité élargie », qui rejoint la « perspicacité jugeante » aristotélicienne dont elle parle ailleurs. Comme **Kant**, on se met « à la place de tout autre », Alors que l'ego du prince qui se pense comme au-dessus de tous exige une obéissance servile, le vrai dirigeant est peut-être un serviteur de la coopération de tous. Il ne cherche plus à faire croire pour dominer, mais à **faire croître** une vie authentiquement politique.

4) un pacte de confiance doit s'appuyer sur un faire croire mutuel : le citoyen respecte le dirigeant qui respecte le citoyen. "Tous les gouvernements reposent sur l'opinion" (James Madison) ; le citoyen doit faire sentir qu'il est respectable en entretenant les contre-pouvoirs, comme La Boétie y incitait déjà dans le *Discours de la servitude volontaire*, de son côté le gouvernement doit s'efforcer d'être transparent et exemplaire malgré d'inévitables procédés politiques

+ Conclusion

Complément : source du sujet : texte du *Prince* de Machiavel, 1532.
Traduction de Jean-Vincent Périès. Extrait à résumer en 200 mots +/- 10%

Ainsi donc, pour en revenir aux bonnes qualités énoncées ci-dessus, il n'est pas bien nécessaire qu'un prince les possède toutes ; mais il l'est qu'il paraisse les avoir. J'ose même dire que s'il les avait effectivement, et s'il les montrait toujours dans sa conduite, elles pourraient lui nuire, au lieu qu'il lui est toujours utile d'en avoir l'apparence. Il lui est toujours bon, par exemple, de paraître clément, fidèle, humain, religieux, sincère ; il l'est même d'être tout cela en réalité : mais il faut en même temps qu'il soit assez maître de lui pour pouvoir et savoir au besoin montrer les qualités opposées.

On doit bien comprendre qu'il n'est pas possible à un prince, et surtout à un prince nouveau¹, d'observer dans sa conduite tout ce qui fait que les hommes sont réputés gens de bien, et qu'il est souvent obligé, pour maintenir l'État, d'agir contre l'humanité, contre la charité, contre la religion même. Il faut donc qu'il ait l'esprit assez flexible pour se tourner à toutes choses, selon que le vent et les accidents de la fortune le commandent ; il faut, comme je l'ai dit, que tant qu'il le peut il ne s'écarte pas de la voie du bien, mais qu'au besoin il sache entrer dans celle du mal.

Il doit aussi prendre grand soin de ne pas laisser échapper une seule parole qui ne respire les cinq qualités que je viens de nommer ; en sorte qu'à le voir et à l'entendre on le croie tout plein de douceur, de sincérité, d'humanité, d'honneur, et principalement de religion, qui est encore ce dont il importe le plus d'avoir l'apparence : car les hommes, en général, jugent plus par leurs yeux que par leurs mains, tous étant à portée de voir, et peu de toucher. Tout le monde voit ce que vous paraissez ; peu connaissent à fond ce que vous êtes, et ce petit nombre n'osera point s'élever contre l'opinion de la majorité, soutenue encore par la majesté du pouvoir souverain.

Au surplus, dans les actions des hommes, et surtout des princes, qui ne peuvent être scrutées devant un tribunal, ce que l'on considère, c'est le résultat. Que le prince songe donc uniquement à conserver sa vie et son

¹ Un prince régnant sur une principauté récemment conquise.

État : s'il y réussit, tous les moyens qu'il aura pris seront jugés honorables et loués par tout le monde. Le vulgaire est toujours séduit par l'apparence et par l'événement : et le vulgaire ne fait-il pas le monde ? Le petit nombre n'est écouté que lorsque le plus grand ne sait quel parti prendre ni sur quoi asseoir son jugement.

De notre temps, nous avons vu un prince qu'il ne convient pas de nommer, qui jamais ne prêcha que paix et bonne foi, mais qui, s'il avait toujours respecté l'une et l'autre, n'aurait pas sans doute conservé ses États et sa réputation. (...)

Après avoir traité spécialement, parmi les qualités que j'avais d'abord énoncées, celles que je regarde comme les principales, je parlerai plus brièvement des autres, me bornant à cette généralité, que le prince doit éviter avec soin toutes les choses qui le rendraient odieux et méprisable, moyennant quoi il aura fait tout ce qu'il avait à faire, et il ne trouvera plus de danger dans les autres reproches qu'il pourrait encourir.

Ce qui le rendrait surtout odieux, ce serait, comme je l'ai dit, d'être rapace, et d'attenter, soit au bien de ses sujets, soit à l'honneur de leurs femmes. Pourvu que ces deux choses, c'est-à-dire les biens et l'honneur, soient respectées, le commun des hommes est content, et l'on n'a plus à lutter que contre l'ambition d'un petit nombre d'individus, qu'il est aisé et qu'on a mille moyens de réprimer.

Ce qui peut faire mépriser, c'est de paraître inconstant, léger, efféminé, pusillanime, irrésolu, toutes choses dont le prince doit se tenir loin comme d'un écueil, faisant en sorte que dans toutes ses actions on trouve de la grandeur, du courage, de la gravité, de la fermeté ; que l'on soit convaincu, quant aux affaires particulières de ses sujets, que ses décisions sont irrévocables, et que cette conviction s'établisse de telle manière dans leur esprit, que personne n'ose penser ni à le tromper ni à le circonvenir.

Le prince qui a donné de lui cette idée est très considéré, et il est difficile que l'on conspire contre celui qui jouit d'une telle considération ; il l'est même qu'on l'attaque quand on sait qu'il a de grandes qualités et qu'il est respecté par les siens. (...)

Faire de grandes entreprises, donner par ses actions de rares exemples, c'est ce qui illustre le plus un prince. Nous pouvons, de notre temps, citer comme un prince ainsi illustré Ferdinand d'Aragon, actuellement roi

d'Espagne, et qu'on peut appeler en quelque sorte un prince nouveau, parce que, n'étant d'abord qu'un roi bien peu puissant, la renommée et la gloire en ont fait le premier roi de la chrétienté.

Si l'on examine ses actions, on les trouvera toutes empreintes d'un caractère de grandeur, et quelques-unes paraîtront même sortir de la route ordinaire. Dès le commencement de son règne, il attaqua le royaume de Grenade ; et cette entreprise devint la base de sa grandeur. D'abord il la fit étant en pleine paix avec tous les autres États, et sans crainte, par conséquent, d'aucune diversion : elle lui fournit d'ailleurs le moyen d'occuper l'ambition des grands de la Castille, qui, entièrement absorbés dans cette guerre, ne pensèrent point à innover ; tandis que lui, de son côté, acquérait sur eux, par sa renommée, un ascendant dont ils ne s'aperçurent pas. De plus, l'argent que l'Église lui fournit et celui qu'il leva sur les peuples le mirent en état d'entretenir des armées qui, formées par cette longue suite de guerres, le firent tant respecter par la suite. Après cette entreprise, et se couvrant toujours du manteau de la religion pour en venir à de plus grandes, il s'appliqua avec une pieuse cruauté à persécuter les Maures et à en purger son royaume : exemple admirable, et qu'on ne saurait trop méditer. Enfin, sous ce même prétexte de la religion, il attaqua l'Afrique ; puis il porta ses armes dans l'Italie ; et, en dernier lieu, il fit la guerre à la France : de sorte qu'il ne cessa de former et d'exécuter de grands desseins, tenant toujours les esprits de ses sujets dans l'admiration et dans l'attente des événements. Toutes ces actions, au surplus, se succédèrent et furent liées les unes aux autres, de telle manière qu'elles ne laissaient ni le temps de respirer, ni le moyen d'en interrompre le cours.

Ce qui peut servir encore à illustrer un prince, c'est d'offrir, comme fit messer Barnabo Visconti, duc de Milan, dans son administration intérieure, et quand l'occasion s'en présente, des exemples singuliers, et qui donnent beaucoup à parler, quant à la manière de punir ou de récompenser ceux qui, dans la vie civile, ont commis de grands crimes ou rendu de grands services ; c'est d'agir, en toute circonstance, de telle façon qu'on soit forcé de le regarder comme supérieur au commun des hommes.

On estime aussi un prince qui se montre franchement ami ou ennemi, c'est-à-dire qui sait se déclarer ouvertement et sans réserve pour ou contre

quelqu'un ; ce qui est toujours un parti plus utile à prendre que de demeurer neutre.

En effet, quand deux puissances qui vous sont voisines en viennent aux mains, il arrive de deux choses l'une : elles sont ou elles ne sont pas telles que vous ayez quelque chose à craindre de la part de celle qui demeurera victorieuse. Or, dans l'une et l'autre hypothèse, il vous sera utile de vous être déclaré ouvertement et d'avoir fait franchement la guerre.

Proposition de corrigé (Amélie de Chaisemartin)

Sujet du texte : les qualités nécessaires d'un prince

Thèse : pour obtenir le respect et se maintenir au pouvoir, un prince doit surtout paraître avoir des qualités (des qualités morales et de puissance).

Le prince doit paraître vertueux sans l'être réellement. En effet, il doit pouvoir enfreindre la morale si cela est nécessaire à la sûreté de l'État. Cependant, il doit toujours agir comme s'il était vertueux, car la majorité des hommes le jugeront d'après son apparence. Ils considéreront, // en outre, davantage les résultats obtenus que les moyens employés. Ainsi, s'il assure sa survie et celle de l'État, il sera loué par la majorité.

De plus, le prince ne doit jamais risquer d'être haï ou méprisé. Pour éviter la haine, il ne doit jamais saisir les // biens ou les femmes de ses sujets. Pour éviter le mépris, il doit agir sans hésitation et fermement, de sorte que ses décisions paraissent immuables. Alors, l'estime de son peuple préviendra toute conjuration ou attaque extérieure.

Un prince obtient également la considération en menant des actions éclatantes. Ferdinand d'Aragon, // par exemple, mena de grandes offensives militaires déguisées sous un motif religieux : il conquiert Grenade et chassa les Maures, puis attaqua l'Afrique, l'Italie, et la France, pour frapper sans cesse les esprits. Pour ce faire, le prince peut aussi punir ou récompenser ses sujets d'une manière extraordinaire. // En cas de guerre, il gagnera également le respect en prenant rapidement parti pour l'un des belligérants.
218 mots

Compléments :

Distribuer fiche sur l'interrogation directe/indirecte.

Éviter les accroches citant Arendt! Une accroche, c'est différent d'un ex du programme.

Attention, Machiavel n'écrit pas : il doit agir de manière supérieure aux autres hommes, mais il doit agir « de telle façon qu'on soit forcé de le regarder ... ». Certains disent qu'il y a toujours une possibilité : fermer les paupières... mais là c'est vraiment jouer sur les mots.

Beaucoup de copies ne traitent pas l'apparence de supériorité, elles se contentent de se demander si le puissant doit agir ou rester passif, ce qui représente une lecture bien trop partielle du sujet (même si c'était commode pour réciter les cours). D'autres dévient encore plus en me disant qu'il doit être un bon orateur, mais ici il est davantage question d'être un bon acteur -> vous pouvez bien entendu parler de rhétorique mais à condition de bien le relier.

Petite subtilité dans les formulations, soyez bien clairs : il ne s'agit pas de faire croire pour être supérieur, mais faire croire qu'on est supérieur pour pouvoir rester gouvernant. Vous chauffez mais ce n'est pas encore cela!

revoir la distinction philosophique : Forcé : contrainte (et non obligation,)

Autre distinction utile ici : être/paraître ou encore de nature/par accident.

Si Machiavel est bien né en 1469, il appartient au XVe siècle ou Quattrocento de l'actuelle Italie (ne dites pas qu'il est italien, c'est anachronique : il est florentin).

Complément : lire l'article en ligne sur l'action dans *Lorenzaccio*.

Aller lire les passages des lettres de Laclos qui concernent le corrigé.

Les rois de France n'ont jamais prétendu descendre de Dieu!! C'est le jour du sacre qu'ils deviennent monarques de droit divin,

J'avais peut-être eu tort de dire que sur ce thème, on retrouve souvent des IIIe parties soit sur l'esprit critique, soit sur l'art ou sur la littérature, car certains ont appliqué la recette sans aucun discernement. Il était possible d'y penser (voir dans le corrigé II1), à condition de bien relier aux termes du sujet. PAR exemple en III

[5] l'art est un faire croire à de la supériorité qui unit les hommes entre eux. Il sublime le "fumier" de la vie ordinaire pour en faire une "fleur divine", comme le vante Tebaldeo (II, 2). Son enjeu est par cette transfiguration d'élever tous les hommes.

Exemple de courage : Navalny?

Lorenzo rapproché d'Anakin Skywalker qui décide de basculer du côté obscur de la force pour devenir Dark Vador même si ce dernier a pu se racheter et revenir au Côté lumineux ! Pourquoi pas mais n'en faites pas tout un paragraphe!!

Coquilles :

Il croit/il croît

Obtenir l'adhésion de quelqu'un et non ~~adhérence!!~~
abSENCE/préSENCE.

Merteuil a gardé sous sa coupe tout le monde (et non sous sa croupe... quoique).

Charles Quint et non Charlequin, carnavalesque!